J.-C. DINGUIRARD

# Folklore gascon du serpent



Extrait de la "Revue de Comminges" - Tome XCI - 2eme trimestre 1978

# Folklore gascon du serpent

par J.-C. DINGUIRARD

La faune populaire n'est pas la zoologie : les bestioles de Gascogne (1) ne diffèrent pas fondamentalement de celles qu'on trouve dans les autres provinces, mais ce qui est susceptible de varier, c'est la conception que s'en font les hommes. Ce chapitre particulier du Folklore qu'est le Bestiaire populaire est riche d'enseignements pour le linguiste, pour l'anthropologue, pour l'historien, pour le psychanalyste et pour bien d'autres encore, spécialistes ou simples curieux. Seul, le naturaliste risque de renâcler : en Gascogne, comme en bien d'autres lieux, on n'établit pas toujours une relation entre le têtard et la grenouille ; on considère parfois qu'il s'agit là de deux animaux aussi différents que peuvent l'être une alouette et un cheval (2). Inversement, on établit parfois des rapports qui étonnent : il y a toute une région de Gascogne où la libellule est connue sous le nom de *vailet de sèrp* « domestique de la vipère », et à Lannemezan, qui appartient à l'aire concernée, on a relevé la croyance que la libellule était la femelle de la vipère (3). Dans un premier sursaut de rationalisme, on pourrait être tenté d'expliquer cet apparentement incongru par une vague similitude de contour qu'offrent le corps du reptile et celui de l'insecte, pour peu qu'on fasse abstraction des ailes de ce dernier. Cette solution n'est pourtant pas la bonne, sans doute : lorsqu'on constate que plusieurs habitants de Seintein ont vu leur vallée traversée par des serpents volants (4), il faut se rendre à l'évidence : c'est justement parce qu'elle a des ailes que la libellule a pu être associée à la vipère ; car sans ailes, la vipère pourrait-elle voler ?... A qui entre dans la faune populaire, il convient donc de se débarrasser de ses souvenirs scientifiques comme d'autant de préjugés, et d'accepter bon gré, mal gré, un univers fantastique où tout devient possible.

Dans cet univers, le serpent éprouve par exemple un goût très vif pour le lait des vaches, au point de téter leur pis jusqu'à le tarir, au grand dam de l'éleveur. Mieux encore : le serpent tète la vache avec une telle douceur que celle-ci en éprouve une extrême volupté, si bien

---

(1) Le nom de Gascogne n'est pas employé ici dans son acception historique, mais conformément à l'usage des linguistes : il s'applique donc, en gros, au territoire délimité par l'Océan, la Garonne et les Pyrénées.

(2) Cf. J. Séguy, « Les noms du têtard dans l'**Atlas Linguistique de la Gascogne** », pp. 113-131 des **Annales de la Faculté des Lettres de Toulouse** (1952).

(3) J. Séguy, **Atlas Linguistique de la Gascogne,** vol. 4, carte 1220.

(4) C. Joisten, « Les Etres Fantastiques dans le Folklore de l'Ariège » pp. 15-82 de **Via Domitia** 9 (1962).

qu'elle refusera désormais de se laisser traire par des mains humaines, qu'elle trouve infiniment moins caressantes. On conçoit qu'un propriétaire un peu soucieux de son cheptel tolère mal la concurrence déloyale du reptile : il va donc lui livrer une chasse sans merci. La croyance au serpent téteur est toujours bien vivace en Comminges (5), où il est rare qu'on n'ait pas à vous conter quelque histoire de serpent coupé en deux par la faux, et qui aurait répandu un flot de lait au lieu de sang. Depuis près d'un siècle, les naturalistes ont beau signaler que la conformation de ses mâchoires rend le reptile inapte à la succion nécessaire ; ils ont beau montrer par l'expérience qu'une couleuvre captive, à qui l'on ne donne que du lait, finit par mourir d'inanition sans toucher à cet aliment (6), la croyance ne s'en trouve pas amoindrie. Aujourd'hui encore, autour des étables, on trouve des pièges à serpent constitués d'une bouteille où l'on a mis un peu de lait. Le reptile est censé ne pas pouvoir résister à cet appât ; une fois le lait bu, il ne pourra évidemment plus quitter le piège, incapable qu'il est de grimper le long des parois de verre de la bouteille (7).

Concurrent de l'homme pour l'exploitation des bovins, le serpent pousse la malice jusqu'à se glisser sournoisement dans la basse-cour. Il use pour ce faire d'un déguisement auquel Frégoli ni Arsène Lupin n'auraient songé : grâce au commerce illicite qu'il entretient avec une poule, le serpent va pouvoir se perpétuer grâce à un œuf d'anodine apparence. Heureusement, la fermière a un moyen infaillible de reconnaître l'œuf qui contient le serpent. En effet, peut-être parce qu'elle est saisie d'un remords tardif, la poule qui l'a pondu, au lieu de pousser le chant qui lui est habituel en pareille circonstance, se met brusquement à chanter comme un coq : elle *chante coq*, dit alors parfois le français régional, calquant la tournure gasconne *cantar poth* (8). Et c'est pourquoi on appelle communément *œuf de coq* l'œuf dans lequel se trouve le serpent. Evidemment, la malheureuse poule est alors victime de son dévouement : elle va payer de sa vie, sinon la faute qu'on la juge capable de commettre à nouveau, tout au moins la publicité qu'elle lui a donnée. Elle est en effet immédiatement mise à mort ; en général, il est recommandé de la manger entre habitants d'un même toit, sans en faire profiter parents ni invités (9). Mais si la fermière avait négligé de tenir compte de l'avertissement que lui donne la poule lorsqu'elle se met à chanter comme le coq, l'œuf de serpent serait couvé parmi les autres, et il en naîtrait un terrible

(5) On en trouvera une attestation récente dans mon **Ethnolinguistique de la haute vallée du Ger,** pp. 310 s.

(6) La plupart des vulgarisateurs scientifiques notent ces faits, de H. de Parville (« Les couleuvres et le lait », p. 333 des **Annales Politiques et Littéraires** n° 804 du 20 novembre 1898) à L. Bertin (**La vie des animaux,** vol. 2, p. 33).

(7) Information : M. Henri Mothe (Martres-Tolosane).

(8) Information recueillie à Saleich par M[me] Marcelle Dinguirard.

(9) « Gario que canto coumo es pouts, Nou la benous ne nou la dous ; Mes minjo la dam tous massipous » (Abbé Castet, **Proverbes patois de la vallée de Biros en Couserans,** Foix 1889, p. 50 : « Poule qui chante comme les coqs, Ne la vends pas ni ne la donne ; Mais mange-la avec enfants »). Je ne connais qu'un autre interdit de partage d'aliment qui soit strictement comparable : c'est celui qui, dans l'Agenais, concerne les crêpes de la Chandeleur, strictement prohibées à qui n'habite pas sous le toit de qui les a confectionnées.

basilic. Cet animal, le plus redoutable de tous les reptiles, tue par son seul regard ; aussi ne peut-on guère s'en débarrasser qu'en lui présentant un miroir : comme c'est sa propre image qu'il aperçoit alors, il tombe immédiatement foudroyé (10). Prédilection du serpent pour le lait, possibilité pour lui de naître d'un œuf de poule, ce sont là deux traits folkloriques qui sont loin d'être spécifiquement gascons (11), mais dont il importait de noter qu'ils sont remarquablement bien attestés en Gascogne. D'autres traits ont cependant été relevés chez nous qui, sans être forcément originaux, paraissent toutefois connaître une extension bien moins générale que les précédents.

Tout le folklore du serpent nous présente l'animal comme un maître-illusionniste, capable de revêtir les apparences les plus trompeuses pour parvenir à ses fins. Le serpent n'apparaît pas exactement comme un animal magique, mais comme un magicien, sans doute même le maître de tous les magiciens. C'est à cet aspect de sa personnalité qu'il faut probablement attribuer le pouvoir, symétrique et inverse, qu'on attribue au serpent : lui seul est capable de faire cesser toute illusion. C'est un conseil que l'on donne parfois, dans les campagnes, lorsque passe quelque prestidigitateur ambulant : si vous voulez voir ce qu'exécute réellement l'artiste, au lieu de subir l'illusion de son spectacle, ayez donc soin d'avoir dans votre poche une peau de serpent ; sa seule présence empêchera l'illusion de vous atteindre (12). Il y a même mieux : non content de cuirasser contre l'illusion, le serpent est capable d'empêcher l'illusionniste de réussir ses tours. La recette est alors moins facile à pratiquer, mais son efficacité n'est guère mise en doute : lorsqu'est venue la saison des amours pour les serpents, il faut se promener à travers prés jusqu'à ce qu'on aperçoive deux vipères en train de s'accoupler. On jette alors sur elles un mouchoir, en se gardant bien de trop s'approcher. Furieux de voir troubler leur intimité, les reptiles répandront alors sur le mouchoir leurs deux venins, le venin mâle et le venin femelle. Lorsque les deux animaux, dégoûtés, finissent par quitter la place, il ne reste plus qu'à récupérer le mouchoir plein des deux venins mélangés : si on l'a dans sa poche lorsque passe un prestidigitateur, à tout coup celui-ci se montrera incapable d'exécuter le moindre tour (13)... Bien sûr, il faut se montrer d'une extrême prudence dans le jet du mouchoir au serpent : cet animal redoutable peut bien, dans sa rage, décider alors de poursuivre l'homme qui le provoque. En ce cas, une seule solution s'impose : la fuite. Encore cette fuite ne doit-elle pas être aveugle, et il est bon de prendre quelques précautions. D'abord, il faut prendre garde de fuir en faisant constamment des crochets, et non pas en ligne droite.

---

(10) « Et basilic qu'e un serpent nescutch d'et oueou d'un poutch, qu'e et mes tarrible de toutis : d'un cop de oueil potch tua era gent. Aujatz un miralh ena pocho, het loc bede e taleu que s'y bejo que crebara » (**Remedis d'et temps bielh en pays de Couserans,** p. 8 de la rééd. procurée par le Syndicat d'Initiatives du Biros, 1971).

(11) Le lecteur désireux de se documenter sur l'extension très vaste de ces thèmes consultera avec fruit la gigantesque **Faune populaire** d'E. Rolland : encore ce recueil est-il très loin d'être complet, et mériterait-il, pour nos régions entre autres, une ample mise à jour.

(12) Information recueillie à Coulédoux par M. Yves Dinguirard.

(13) Information recueillie à Massat par M. Alfred Sentenac.

Pourquoi ? Parce que le serpent éprouve beaucoup de mal à prendre les virages, et que courir en faisant des zigzags permet de le distancer (13). Ensuite, il faut fuir en montant, jamais en descendant : si on dévalait une pente, le serpent saisirait en effet sa queue dans sa bouche et, se mettant ainsi en cerceau, il roulerait et n'aurait aucune peine à rattraper celui qui le fuit (14). Bien sûr, il y a des privilégiés qui n'ont pas besoin de se donner le mal de fuir le serpent. Il existe par exemple un Secret qui provoque 24 heures de léthargie chez le serpent. Ce Secret, je ne puis le publier : non que je tienne à le taire, mais parce que je n'ai pas pu en obtenir le détail de façon satisfaisante. Tout ce que je sais, c'est qu'il s'agit d'une prière spéciale que l'on doit dire, en faisant certains gestes appropriés, pendant la messe, au moment précis où le prêtre est en train de parler du *Serpent endormi* (15)...

Que penser de l'univers mental que reflètent ces quelques faits folkloriques ? Si l'on y réfléchit, il est tout de même curieux que le paysan, d'ordinaire fort perspicace observateur de la nature, se laisse aller, dans le cas du serpent, à des développements imaginatifs tels que ceux que je viens d'exposer. C'est que, les sémanticiens le savent, tout objet est susceptible de signifier à plusieurs niveaux. Le premier niveau de signification est, en quelque sorte, tautologique : un serpent est un serpent, un point c'est tout. Ce niveau de signification, qui est celui auquel se borne volontairement l'herpétologue, n'est bien sûr pas inconnu de la Faune populaire ; mais il me semble infiniment moins riche et pittoresque que les niveaux de signification logiques. Là, en vertu d'une relation naturelle, la vipère pourra être reconnue comme l'indice du venin (de même que la fumée est l'*indice* du feu) ; mais surtout, en vertu d'une relation culturelle, c'est-à-dire purement conventionnelle, le serpent pourra être conçu comme le symbole de la lumière intellectuelle (de même que la Balance est le *symbole* de la Justice) (16). Il est donc parfaitement possible que le reptile constitue une réalité banale pour le paysan ; mais, à côté de cet objet trivial, de ce fait naturel qu'est pour lui le serpent observable, existe le fait culturel, c'est-à-dire la vision folklorique et — pourquoi ne pas le dire ? — proprement métaphysique du serpent. Posé ce fait qu'il ne s'agit pas ici de zoologie, mais de Symbolisme, nous pouvons nous sentir totalement libérés des contraintes de l'Histoire Naturelle, et examiner deux points assez révélateurs d'une vision particulière du serpent. Nous nous demanderons, d'une part, avec quels autres ani-

---

(14) Cf. note 13. Pour la curieuse mobilité attribuée au serpent ourobore, cf. Rolland, **Faune populaire**, III, p. 25 (Loire) et XI, p. 51 (Allier).

(15) Cf. note 13. On trouvera quelques maigres éléments de comparaison chez Rolland, **op. cit.**, III, p. 40.

(16) Une analogie permettra de clarifier ces données trop rapidement exposées : dans une grotte ornée, le préhistorien constate — de façon tautologique — la présence d'images de bisons, de chevaux, etc. L'ordre de ces figures semble assez conventionnel, d'une grotte à l'autre : on en tirera l'idée qu'il s'agit de représentations symboliques. Mais en l'absence de documents linguistiques se rapportant à ces images, on reste incapable de préciser ce qu'elles symbolisent... Pour les amateurs de rhétorique : les trois modes de signification pourront être ramenés au pléonasme, à la métonymie et à la métaphore.

maux le serpent se trouve en affinité, voire en polymorphisme, au point d'alterner sans encombre avec lui ; et, d'autre part, avec quel animal le serpent se trouve en incompatibilité, en opposition — ou, si l'on veut, quel animal représente « le contraire » du serpent.

Les dialectologues ont montré qu'en Gascogne, la couleuvre porte parfois le même nom que le loir, *liron* (17). Cela ne signifie absolument pas que les deux animaux, reptile et le mammifère, soient le moins du monde confondus ; mais cela pourrait indiquer qu'on établit entre eux une affinité, dont la nature demanderait d'ailleurs à être précisée. La loutre se trouve également dans cette situation. Si j'en crois le génial Bladé, « le basilic a le corps d'une loutre, avec une tête d'homme couronnée d'or, comme les empereurs et les rois (18) ; et, dans l'un des contes gascons qu'il releva au siècle dernier, la Reine des Vipères a pour père une sorte de loutre-garou, qui dépouille volontiers sa peau d'homme pour aller pêcher dans le Gers (19). Mais il semble que ce soit avec la belette que l'apparentement se produit le plus volontiers. Dans le haut Couserans, il arrive que la belette soit conçue comme la femelle du lézard vert, dont elle va jusqu'à prendre le nom (17). Exactement comme pour le serpent, on attribue à la belette un venin, et un pouvoir de fascination extrêmement efficaces. Enfin, il semble bien que la célèbre incantation à la belette :

« *Panquèra, bèra-bèra,*
*Qu'as pan ena taulèra,*
*Hormatge ena 'scudèra*
*E lèit ena caudèra* » (20)

soit parfois remplacée par une incantation au reptile : « *Vipèra bèra-bèra...* », peut-être avec la même offrande propitiatoire de pain et de produits laitiers (21). Bien sûr, on aura beau jeu ici de faire remarquer que les mustélidés sont connus pour leur démarche très caractéristique, ondulante et sinueuse, qui n'est pas sans évoquer l'allure du serpent. On reste libre de croire que l'apparentement a pu se fonder sur un aussi mince critère que celui de la démarche. Mais, d'un autre côté, ayant constaté combien, dans la Faune populaire de Gascogne, le serpent alterne sans encombre avec la belette, ou bien avec des animaux qui ressemblent vaguement à cette dernière, on est tenté de s'interroger un peu plus avant. C'est que la belette est, elle-même, un animal fort métaphysique. On prétendait d'elle, au Moyen-Age, qu'elle concevait par l'oreille et qu'elle engendrait par la bouche (22) : l'allégorie de l'intellect, je crois, devient dès lors transparente, et l'on peut sans gros effort l'extrapoler à la vipère — elle aussi fécondée par la bouche, selon les anciennes croyances (23). Que

(17) Cf. P. Bec, « Formations secondaires et motivations dans quelques noms d'animaux en gascon », pp. 296-351 de la **Revue de Linguistique Romane** (1959).

(18) J.-F. Bladé, **Contes populaires de la Gascogne**, II, p. 332.

(19) **Id.**, I, pp. 130 ssq.

(20) W. Schönthaler, **Die Mundart des Bethmales-Tales**, p. 143.

(21) J.C. Dinguirard, **op. cit.**, p. 264.

(22) Cf. **Le Bestiaire d'Amour** de Richard de Fournival.

(23) Cf. Rolland, **op. cit.**, III, p. 41 (citant Joubert) et XI, p. 49 (citant B. Latini).

le serpent représente les lumières de l'intellect, c'est ce qui se manifeste avec évidence : car il possède bien la propriété de dessiller les yeux, nous l'avons vu lorsqu'il s'agissait de se préserver des illusions. Moins métaphoriquement — ou grâce à une prise à la lettre — on trouve encore la croyance qu'il existe, dans la tête du reptile, une pierre aux vertus singulières. Extraite de l'animal encore vivant, cette pierre possède la propriété, lorsqu'on la promène entre l'œil et la paupière, de débarrasser la vision de toutes ses impuretés, voire de guérir de quelque affection ophtalmique (24). Et cette liaison constante du serpent à la vision et à l'œil nous livre la clef de son correspondant antithétique : il s'agit du corbeau, qui a réputation tenace de s'attaquer aux yeux des gens (24), afin de leur sucer la cervelle à travers les orbites (22) ; en somme, le corbeau agit exactement à l'inverse du serpent, qui est le grand clarificateur. On peut, à cette occasion, rappeler l'un des passages les plus hermétiques d'un beau conte de Bladé. Il s'agit des énigmes posées par le jeune homme au sphinx : « Qu'y a-t-il au premier bout du monde ? Qu'y a-t-il à l'autre bout du monde ? » Les réponses à ces questions paraissaient inintelligibles à Bladé, comme sans doute à ses informateurs : « Au premier bout du monde, il y a un roi couronné, un roi vêtu de rouge et galonné d'or, qui se tient prêt à combattre, et brandit une épée. Il regarde le ciel, la terre et la mer. Mais le roi couronné ne voit rien venir ». Cette vision toujours en éveil me semble à rapprocher du folklore du serpent, comme la couronne du roi du Premier Bout du Monde me paraît faire allusion à celle du basilic — étymologiquement, « le petit roi ». Et cette interprétation se conforte de la seconde réponse, qui apporte l'antithèse du serpent : « A l'autre bout du monde, il y a un grand corbeau, vieux de sept mille ans, juché sur la cime d'une montagne. Il sait et voit tout ce qui s'est fait, et tout ce qui se fera. Mais le grand corbeau, vieux de sept mille ans, ne veut pas parler »... (25). Bref, il se pourrait que le Serpent et le Corbeau représentent ici, entre autres, les deux pôles opposés de la connaissance, l'une égoïste, stérile et morte, l'autre — celle du Serpent — dangereuse sans doute, mais bénéfique et susceptible de s'acquérir avec quelques efforts. Dans cette perspective, et sans préjuger d'autres motivations à coup sûr convergentes, le goût du serpent pour le lait, simple critère de blancheur, pourra s'interpréter comme un effet de contraste supplémentaire avec la noirceur du corbeau.

On pourra soutenir que, sous certains aspects, cette vision gasconne du serpent est tributaire de l'imagerie chrétienne. Le serpent qui tenta Eve, parce que Séducteur, n'est-il pas le Maître de l'Illusion ? Et ne représente-t-on pas la Vierge foulant aux pieds un reptile, comme si la faute d'Eve devait être rachetée par une femme ? Tout cela est peut-être vrai, et on pourrait même étayer cette hypothèse grâce aux croyances observées en d'autres régions. Ainsi, il est des contrées où le reptile est accusé, non plus de téter des vaches, mais, de façon moins allégorique, les jeunes mères ; souvent même, on le maudit pour avoir dérobé du lait au sein de Marie lorsqu'elle nour-

(24) « Neurit courbax, que-b tireran lous oueilhs », dit un proverbe béarnais recueilli par J. Hatoulet et E. Picot.

(25) J.-F. Bladé, **op. cit.**, I, pp. 10 ssq.

rissait le Christ. Je me demande pourtant s'il ne s'agit pas là de croyances païennes que l'Eglise aurait récupérées — un peu à la manière de ces croix que l'on trouve sur des menhirs, parce que le clergé les y gravait pour désamorcer la nocivité de pierres qui témoignaient de cultes non-chrétiens. Le fait troublant est cependant que cette récupération n'aura pas réussi à oblitérer la vieille conception du serpent bénéfique. Celle-ci est-elle d'origine grecque ? gauloise ? (26) ou autochtone ? Il paraît bien difficile de le dire, tant nous est en définitive mal connue la mythologie pré-chrétienne de nos contrées. Mais lorsqu'on passe devant le Musée des Augustins, à Toulouse, on ne peut manquer d'être frappé par la superbe pierre d'Oô, dont copie est exposée. C'est une bien maladroite silhouette androgyne qui y est sculptée ; mais on y distingue parfaitement un serpent phallique qui appuie sa bouche contre une mamelle gonflée... Alors : la croyance au serpent téteur prendrait-elle sa source dans les religions de notre préhistoire ? Des éléments de ces religions survivraient-ils dans notre folklore, sous divers travestissements ? L'inconscient collectif de Gascogne serait-il le dépositaire de cette mythologie immémoriale ? De quelque prudence qu'on aime à faire preuve, c'est pourtant ce qu'on incline à croire, à la lumière des nouvelles découvertes faites dans le domaine de la Symbolique animale de Gascogne (27).

---

(26) C. Jullian parle quelque part de la « bonne couleuvre » vénérée des Gaulois, et c'est à la purification des organes des sens, faite par des serpents dans son berceau, que Cassandre devait le don de prophétie (P. Grimal, **Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine**).

(27) Cf. H. Polge, « Le lézard assassin et le domaine euskarien pré-latin », pp. 85-88 d'**Archistra** 10 (1973) ; J.C. Dinguirard, « Noms gascons de l'araignée », pp. 14-32 de la **Revue de Linguistique Romane** (1977).